

ANTIRESSE

N° 287 | 30.5.2021



Le Grand Inquisiteur

**dans tous
ses états**

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Sauvés malgré nous (Autodressages, 2)

NOS RÉÉDUCTIONS COLLECTIVES DE CES DERNIÈRES DÉCENNIES SONT-ELLES LE FRUIT DE LA NÉCESSITÉ, DU HASARD OU D'UNE INGÉNIÉRIE SOCIALE? ET LE REMÈDE, AU BOUT DU COMPTE, NE SERAIT-IL PAS PIRE QUE LE MAL?

1. LES OBSERVATIONS D'UN DÉSENFUMÉ

Comme je l'ai mentionné la semaine dernière, n'ai jamais pu supporter la fumée des cigarettes(1). Mon père, sportif d'élite, ne fumait jamais, ma mère a fini par jeter sa clope, crânement, du jour au lendemain. Dans mon adolescence, j'ai peiné à me trouver une petite amie parce que les filles qui «sortaient» se devaient de fumer. Aller en «boîte» ou au bistrot était une torture. Tout comme les trajets en voiture: quand la cabine n'était pas transformée en chambre à gaz, les cendriers dégageaient une hideuse odeur de tabac froid.

Mon aversion était si radicale

qu'elle a déterminé pour une bonne part mon attitude existentielle: je ne *pouvais pas*, organiquement, marcher avec la majorité. Cette position *excentrée* me fournissait un excellent poste d'observation.

Ne comprenant pas cette détestable coutume, j'ai posé la question autour de moi: pourquoi as-tu commencé à fumer? Dans la majorité des cas, la réponse était désolante: «parce que tout le monde le faisait». A quatorze ou seize ans, on ne fumait pas par plaisir, non. On fumait par appartenance, puis par élégance, puis par dépendance. Cela me paraissait bien plus étrange que les coutumes les plus exotiques des

peuples aborigènes. C'était pourtant un rite central de la sociabilité moderne.

Depuis, comme l'on dit, *les mentalités ont bien évolué*. Même si le fléau est loin d'avoir disparu, le balancier est parti à l'autre extrême. Le souci de sécurité, comme souvent, s'est transformé en religion. En tournant la série *Mad Men*, qui se déroule à l'âge d'or de la civilisation *bas couture, whisky & clopes*, les producteurs ont précisé qu'ils mettaient de *fausses cigarettes* dans la bouche des acteurs. Vous imaginez! C'est comme demain dans la nouvelle normalité, lorsqu'on filmara la vie *d'avant les masques*: sans doute faudra-t-il placer le plateau de tournage sous cloche pressurisée. Et l'on frémira en songeant à quels dangers s'exposaient les humains de ces temps primitifs en osant — mon Dieu! — affronter les autres sans barrière!

Le plus intéressant, c'est que les méfaits du tabac n'ont jamais été un mystère: ils étaient simplement ignorés, comme *l'éléphant au milieu de la pièce*. Avant Big Pharma, nous avions affaire à son jumeau Big Tobacco. Qui mobilisait autant de médecins et de «chercheurs» qu'il le fallait pour rassurer le public et minimiser les effets néfastes de ses produits(2).

Malgré tout, le revirement brusque et fanatique du début des années 1990 avait quelque chose de suspect. Moi qui avais passé ma jeunesse à supplier — en vain! — qu'on arrête de m'intoxiquer, j'ai fini par offrir un abri aux fumeurs chez moi.

2. COMMENT OCCUPER TOUT L'HORIZON

Pourquoi s'attarder sur ce vice mineur, son triomphe et sa chute? Parce qu'il m'a permis de saisir *par deux versants opposés* la versatilité de la masse humaine. D'abord par le versant *oppressur*: l'ubiquité imbécile de cette habitude toxique — et même pas agréable pour ceux qui s'y mettent —, sous la pression du mimétisme social et de la publicité. Avec cette muflerie insouciant des fumeurs d'alors à l'égard de ceux qui les implorait de les épargner («Quoi? Ça t'gêne? Gonzesse!»). Puis par le versant *opprimé*: l'hystérie sanitaire qui s'était soudain emparée d'une société jusqu'alors composée d'une majorité de fumeurs et où les grands pécheurs de la veille traquaient les hérétiques du jour. J'en ai déduit que l'homme-masse n'avait aucune consistance intérieure et qu'il était un récipient vide attendant qu'on le remplisse. Cela m'a aidé à comprendre comment le peuple le plus cultivé d'Europe avait pu devenir entre 1933 et 1940 une horde déchaînée, ou comment une vieille nation chrétienne comme la Russie en était arrivée, en quelques années seulement, à dynamiter ses églises ou les transformer en porcheries en ricanant. La volonté du pouvoir seule n'y aurait pas suffi: il lui fallait encore l'appui zélé de la multitude.

C'est ainsi que vers la fin du XXe siècle, le conformisme social avait simplement inversé le commutateur sur une habitude triviale et la masse suivait, docile. On n'a pas suffisam-

ment réfléchi aux implications d'une si spectaculaire reprogrammation collective. Le fait que la première campagne étatique contre la fumée avait été mise en place sous le national-socialisme aurait pu nous mettre la puce à l'oreille: mais il fut tout simplement occulté!

La campagne antitabac, tout comme la terreur du sida, s'était répandue médiatiquement à la faveur d'un raz-de marée organisé sur le mode de la *cascade de disponibilité* — version surmultipliée du matraquage de propagande(3). Non seulement les études et les scandales jusqu'alors tenus sous le boisseau ont soudain jailli en plein jour, mais encore ils ont été montés en épingle tandis que les arguments susceptibles de les relativiser disparaissaient. La rumeur ne thématissait plus le fond de l'affaire mais les échos et les réactions *sociétales* qu'elle suscitait. Conformément au schéma si bien décrit par Daniel Kahneman dans *Les deux vitesses de la pensée*, la surenchère médiatique était arrivée au point où

«...quiconque ose affirmer que le risque est surévalué est soupçonné d'être affilié à un complot odieux. Le sujet revêt alors une importance politique parce qu'il préoccupe l'ensemble de la population et que la machine politique est guidée par l'intensité du sentiment public.»

Une cascade de disponibilité réussie, c'est une campagne d'influence dont le sujet et les échos finissent par emplir l'horizon tout entier de l'attention publique, devenir la seule

notion *immédiatement disponible* pour les cerveaux. Dès cet instant, la question du bien-fondé de la cause, de son statut de vérité ou de son utilité devient totalement obsolète.

3. LA FIN DU SANCTUAIRE INTÉRIEUR

Nous voici donc entrés de plain pied dans l'ère de la manipulation scientifique du comportement. Si le XXe siècle fut psychanalytique et individualiste, le suivant est de toute évidence collectiviste, cybernétique et *pavlovien*. L'un des grands gourous de la psychologie comportementaliste, le «psychologue le plus important du XXe siècle», Burrhus Frederic Skinner(4), de Harvard, écrit en introduction d'un ouvrage de 1971 ces lignes sidérantes:

«Ce dont nous avons besoin, c'est d'une technologie du comportement. Nous pourrions résoudre nos problèmes assez rapidement si nous pouvions ajuster la croissance de la population mondiale aussi précisément que nous ajustons la trajectoire d'un vaisseau spatial... ou nous diriger vers un monde pacifique avec quelque chose qui ressemble aux progrès constants avec lesquels la physique s'est approchée du zéro absolu... Mais il manque une technologie comportementale comparable en puissance et en précision à la technologie physique et biologique, et ceux qui ne trouvent pas cette possibilité ridicule sont davantage susceptibles d'en être effrayés que rassurés. Voilà à quel point nous sommes loin de "comprendre les questions humaines" au sens où la physique et la biologie comprennent leurs

domaines respectifs, et combien nous sommes loin de prévenir la catastrophe vers laquelle le monde semble se diriger inexorablement.»

Non, ce n'est pas le discours d'un savant fou de chez James Bond! C'est une liturgie centrale de l'ère industrielle. A un demi-siècle d'écart, on trouve là le même mélange de volontarisme, de cynisme et de candeur technocratique que dans les théories transhumanistes de la «quatrième révolution industrielle» du Dr Frankschwab von Davos — avec l'indispensable glaçage de bonnes intentions patelines et la menace vague d'une fin du monde imminente «si l'on ne fait rien».

C'est vrai: puisqu'on en a les moyens, pourquoi ne pas «gérer» le troupeau humanoïde comme on gère la résistance des matériaux? Quelle superstition moyenâgeuse nous fait redouter la «fusion de notre identité physique, numérique et biologique» prophétisée par le bon Klaus Schwab? La tentation est ancienne, elle anime même une école de pensée très anglosaxonne, l'utilitarisme de Bentham et consorts. Notre époque n'a fait que lui fournir les instruments de sa musique.

Si cette vision n'avait jamais pu durablement prendre le dessus, c'est qu'elle s'est toujours heurtée à un obstacle de nature culturelle ou religieuse. Cet obstacle tient tout simplement dans la croyance en l'âme, ou du moins à la part unique et irréductible de l'«homme intérieur». Skinner la réduit en brindilles:

«La fonction de l'homme intérieur

est de fournir une explication qui ne sera pas expliquée à son tour. L'explication s'arrête avec lui. Il n'est pas un médiateur entre l'histoire passée et le comportement actuel, il est un centre d'où émane le comportement. Il initie, il est à l'origine, il crée, et ce faisant, il reste, comme il l'était pour les Grecs, divin. Nous disons qu'il est autonome — et, en ce qui concerne la science du comportement, cela signifie qu'il est miraculeux. Cette position est, bien sûr, vulnérable. L'homme autonome ne sert qu'à expliquer les choses que nous ne sommes pas encore en mesure d'expliquer autrement. Son existence dépend de notre ignorance, et il perd naturellement son statut au fur et à mesure que nous en savons plus sur le comportement.»

Nous y voilà! L'âme n'était qu'un cache-ignorance. Foin de Dostoïevski et de Baudelaire, foin du Christ et du Taj Mahal! Les technologies du comportement parachèvent le désenchantement du monde en éliminant le dernier refuge du mystère. Ce que les hommes depuis la nuit des temps considéraient comme la part du divin, et donc le noyau sacré de l'être, ce n'était aux yeux de la science moderne que la dernière zone inexplorée de la carte. A l'ère du GPS, le problème est caduc. L'être humain n'est plus qu'une mécanique parmi d'autres.

Le livre d'où sont tirés ces propos porte un titre assez éloquent: *Au-delà de la liberté et de la dignité*. Il ne nous étonnerait pas que cet ouvrage *programmatique* soit réédité un de ces jours par le WEF de Davos...

Nous ne nous en rendions pas encore compte, mais les emballages *sociétaux* de ces dernières décennies n'étaient que les premiers balbutiements d'une industrie nouvelle — et probablement ultime: l'élevage d'une humanité brevetteable, programmable et calibrée. La «nouvelle normalité» inaugurée par le Covid n'est de toute évidence que la voie balisée menant à l'étable.

EN BREF

Pour éviter toute ambiguïté, je me répète et me résume. Je suis très heureux d'être débarrassé de cette puanteur de tabac qui imbibait nos vies et qui était jadis une norme si oppressante que ceux qui la rejetaient se condamnaient à une existence presque en marge. Mais ce progrès obtenu par le dressage des masses a contribué à transformer notre société en un «grand hospice occidental». Ses pensionnaires ne sont plus que des malades qui s'ignorent et que la collectivité se permet désormais de «sauver» malgré eux comme on met son chat en cage pour le porter chez le vétérinaire. On commencera bientôt à se demander si l'«assainissement» de nos mœurs par les conditionnements pavloviens

n'est pas un remède pire que le mal, mais ce sera trop tard. La cage du minou ne s'ouvre que de l'extérieur.

NOTES

1. J'ai fini par me mettre, occasionnellement, au rituel du havane à cause d'une initiation... à la Havane, relatée dans mon récit sur Cuba.
2. Toute ressemblance avec une situation ultérieure est purement fortuite...
3. Voir «La machine à gouverner», Antipresse 243 | 26/07/2020.
4. C'est en réalité le plus sincère théoricien du *ratorium* humain. «Considérant que le libre arbitre est une illusion, Skinner estimait que l'action humaine dépendait des conséquences des actions précédentes, une théorie qu'il allait formuler sous la forme du principe de renforcement: Si les conséquences d'une action sont mauvaises, il y a de fortes chances que l'action ne soit pas répétée; si les conséquences sont bonnes, la probabilité que l'action soit répétée augmente.» (Wikipedia) Merci à Vincent Held de m'avoir signalé ce livre.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Gérard Dubois, Le Rideau de fumée. Les méthodes secrètes de l'industrie du tabac, Seuil, 2003.
- Sarah Milov, The Cigarette. A Political History, HUP, 2019.

*La vraie question n'est pas de savoir
si les machines pensent,
mais si les hommes pensent.*

B. F. SKINNER





ENFUMAGES par Eric Werner

Notre bon berger, le Grand Inquisiteur

DE TOUT TEMPS, ET PARTICULIÈREMENT À NOTRE ÉPOQUE, LES PEUPLES ONT ÉTÉ ET RESTENT CONFRONTÉS À CE CHOIX ABRUPT: OU LA SERVITUDE EN ÉCHANGE D'UNE PROMESSE DE PROTECTION DE LA PART L'ÉTAT, PROMESSE ASSORTIE DE CELLE D'UNE VIE CONFORTABLE — OU LA LIBERTÉ AVEC LES RISQUES QU'ELLE IMPLIQUE. AU FAIT, DE QUELLE LIBERTÉ PARLE-T-ON?

Nous avons évoqué la semaine dernière la *Légende du Grand Inquisiteur* de Dostoïevski, où il est dit que, contrairement à ce qu'on imagine parfois, les hommes n'aiment pas trop la liberté. S'il leur faut choisir entre le pain et la liberté, ils choisissent en règle générale le pain. La liberté ne vient qu'après. Si elle vient.

En fait, elle ne vient jamais. C'est du moins ce que soutient le Grand Inquisiteur. La grande majorité des hommes, dit-il, n'ont aucun goût pour la liberté. Elle leur pèse d'un poids trop lourd. Pain ou pas pain, ils ne veulent *pas* de la liberté, lui préférant de loin l'état de servitude. Ils le reconnaissent d'ailleurs eux-mêmes, et sont sincères lorsqu'ils le disent. Ils sont tout à fait *contre* la liberté,

et en ce sens aussi tout à fait *pour* le Grand Inquisiteur. C'est un régime qui leur plaît. A la limite, même, ils en redemanderaient. «Vive le maître quel qu'il soit».

En bon démocrate qu'il est (adepte, qui plus est, de l'État de droit), le Grand Inquisiteur ne va évidemment pas dire qu'il n'est pas d'accord. Vous voulez un maître? Soit, je suis à votre disposition. Je vous fais don de ma personne. Autant que possible, n'est-ce pas, nous devons tous tirer à la même corde. Je ne suis pas personnellement pour la contrainte. La servitude ne marche bien que si elle est volontaire. Je vais donc voir ce que je peux faire pour vous. Lois antiterroristes, traçage numérique, pass sanitaire: ces choses-là vous

sont connues. Mais ce n'est encore qu'une première étape. Vous ne le savez peut-être pas, mais toute une réflexion a d'ores et déjà été engagée à ce sujet. En Espagne, par exemple, un document officiel de 675 pages détaille les transformations envisagées d'ici 2050: suppression du logement personnel, généralisation du CDD, retraite à 70 ans, etc. Comme vous le voyez, mes services ne chôment pas. Et ce n'est qu'un échantillon.

RETOUR AUX FONDAMENTAUX

Ce qui est intéressant chez Dostoïevski, c'est la manière dont il parle de la liberté. Chacun le sait, il existe différentes espèces de libertés. Par exemple, la liberté des Anciens n'est pas la même que celle des Modernes. La première se caractérise par la participation de tous aux affaires publiques, la seconde par les libertés formelles (ce qu'on appelle aussi les droits individuels). La liberté-participation est une chose, les libertés formelles une autre. Il existe un essai célèbre de Benjamin Constant à ce sujet. Les marxistes opposent de leur côté les libertés formelles aux libertés réelles. Et que dire du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes? C'est une autre dimension encore de la liberté. Si le pays que je considère comme étant *mon* pays est occupé et colonisé par des populations venues d'ailleurs, qui plus est motivées par la haine, l'esprit de revanche et/ou de conquête, le désir de s'emparer du bien d'autrui, etc., puis-je à proprement parler encore me dire *libre*?

La liberté a donc différentes facettes, et donc également on ne peut pas parler de la liberté *en général*. Sauf, justement, que c'est ce que fait Dostoïevski. Il parle de la liberté en général. Il oppose la liberté à l'état de servitude. D'où une première question: *de quoi* exactement parle-t-il quand il en parle? Qu'est-ce que la liberté en général? Question subsidiaire: *en quel contexte* est-on amené à en parler? En référence à quoi?

Il est relativement facile de répondre à la première question. Il n'est ici question ni de liberté-participation, ni de libertés formelles. On ne parle pas non plus du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. De quoi alors parle-t-on? On pourrait dire: de la simple volonté individuelle, au sens où celle-ci n'est déterminée par rien d'autre que par elle-même, n'obéit à d'autre critère qu'elle-même. Voilà de quoi l'on parle. C'est bien *d'une certaine espèce de liberté* que l'on parle, mais on pourrait aussi dire que c'est la liberté réduite à sa plus simple expression. L'un ou l'autre. On pourrait aussi dire que c'est l'élément commun à toutes les espèces de liberté. Car toutes ont un rapport à la volonté individuelle. Voilà pour la première question. Et maintenant la seconde: *en quel contexte* est-on amené à en parler? On est ici confronté à un paradoxe. Dostoïevski oppose la liberté à l'état de servitude. Or, précisément, s'il est une situation où la liberté en général acquiert forme et consistance, c'est bien *l'état de servitude*. Dans l'état de servitude, en effet, la liberté se

réduit à n'être que ce qu'on vient de dire: simple volonté n'étant déterminée que par elle-même, n'obéissant donc à aucun autre critère qu'elle-même. Car, par hypothèse, tout le reste a disparu. Le propre, en effet, de l'état de servitude, c'est qu'il n'y a place ni pour la liberté-participation (liberté des Anciens), ni pour les libertés formelles (liberté des Modernes). Ne parlons même pas du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il ne subsiste que la volonté individuelle.

Concrètement cela signifie que l'individu se retrouve seul face au Grand Inquisiteur: rien ne vient plus faire écran entre lui et le Grand Inquisiteur. Seul également face à lui-même: chacun décide seul de ce qu'il a à faire ou à ne pas faire. La plupart ne réfléchissent pas très longtemps: ils se soumettent. Mais pas tous. Certains disent non, entrent donc en dissidence (voire, carrément, en résistance). Leur volonté se transforme dès lors en grain de sable dans la machine, et assez souvent la machine tombe en panne, voire explose: boum! Tel est le contexte en lequel cela *prend sens* de parler de la liberté en général.

Y A-T-IL UNE ALTERNATIVE AU GRAND INQUISITEUR?

Par là même aussi, on est amené à revisiter la *Légende du Grand Inquisiteur*. Dans la *Légende du Grand Inquisiteur*, le Grand Inquisiteur s'exprime comme s'il ne faisait, en tant que Grand Inquisiteur, que répondre à la demande populaire.

C'est le peuple lui-même qui fait appel au Grand Inquisiteur pour qu'il le soulage du poids insupportable que représente pour lui la liberté. C'est réellement trop lourd à porter, dit le peuple, et donc il insiste pour que le Grand Inquisiteur lui vienne en aide. Le Grand Inquisiteur s'exécute, il est sensible à la détresse du peuple. C'est quelqu'un de serviable, et même de compatissant. Il accourt donc à son secours. Tel est le récit du Grand Inquisiteur. Or ce qu'on propose ici de faire, c'est de *retourner ce récit*, ou encore de le *réécrire* mais à l'envers.

Reprenons les choses depuis le début. Le Grand Inquisiteur est au pouvoir, ou il vient juste de s'en emparer. Il vient juste de s'en emparer, et dans la foulée supprime toutes les libertés. Cela ne se fait bien sûr pas en une fois. Entre chaque paquet de mesures liberticides et le suivant, on laisse toujours s'écouler un certain laps de temps: quelques mois ou quelques années. C'est donc très progressif. Et donc également les gens ne se rendent compte de rien. Les élections sont maintenues, mais on veille en même temps à tout verrouiller: ce qui, grâce aux médias officiels mobilisés 24 heures sur 24, ne présente pas de difficultés insurmontables. Les opposants sont traités de «complotistes» et leur propos censurés. En parallèle, on organise des campagnes de peur pour bien faire comprendre aux gens que seul le Grand Inquisiteur est en mesure de les protéger contre toutes sortes de menaces réelles ou imaginaires.

S'étonnera-t-on dès lors si, lorsqu'on l'interroge, le peuple déclare: «Vive le maître quel qu'il soit»?

La meilleure manière encore de légitimer le totalitarisme, c'est de dire qu'il n'y a pas d'alternative au totalitarisme. Mais le dire, dire qu'il n'y a pas d'alternative au totalitarisme, c'est répéter ce que dit le Grand Inquisiteur. On a évoqué plus haut la servitude volontaire. Qu'est-ce qui est volontaire ou involontaire? A l'ère de la persuasion clandestine et du tout rééducatif, la question est peut-être mal posée. Tout est volontaire, *et en même temps* involontaire. Bref, l'état de servitude se nourrit de lui-même. Car on a affaire à des professionnels. Reste la «liberté en général»: celle, disions-nous, qui subsiste, alors même que toutes les autres espèces de liberté ont disparu

(ou se sont transformées en façades). Elle subsiste donc, marquant ainsi une limite. Elle-même disparaîtra peut-être un jour, on ne saurait en tout cas l'exclure. La robotisation n'est pas un vain mot. Mais pour l'instant encore elle subsiste.

Et c'est ce qui nous intéresse.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Deuxième partie, Livre V, chapitre 5 (« Le Grand Inquisiteur »).
- *La Légende du Grand Inquisiteur de Dostoïevski*, commentée par Konstantin Leontiev, Vladimir Soloviev, Vassili Rozanov, Serge Boulgakov, Nicolas Berdiaev, Sémion Frank, *L'Age d'Homme*, 2004.

L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 287 SEMAINES.
PLUTÔT RASSURANT, NON?



Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, 1950 Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

PASSAGER CLANDESTIN: Ariane Bilheran

Psychopathologie du totalitarisme (2/3)

IL NE FAUT PAS CONFONDRE TOTALITARISME AVEC DICTATURE OU TYRANNIE. LE TOTALITARISME EST UNE DÉRIVE MENTALE COLLECTIVE, UNE FOLIE PRÉSENTANT L'APPARENCE DE LA RAISON ET DU DISCOURS ARGUMENTÉ. ON LA RECONNAÎT NOTAMMENT À SON DÉNI DE LA RÉALITÉ ET À SON DÉLIRE DE PERSÉCUTION JUSTIFIANT LA PERSÉCUTION D'AUTRUI. DANS CE MINI-FEUILLETON, ARIANE BILHERAN NOUS PRÉSENTE LES CARACTÈRES ESSENTIELS DE CETTE PSYCHOPATHOLOGIE.

ÉPISODE 2. MÉTHODES, ÉTAPES, OBJECTIF DU PROJET TOTALITAIRE

«Pour combattre le totalitarisme, il suffit de comprendre ceci: il représente la négation la plus absolue de la liberté.» (H. Arendt, *La nature du totalitarisme*, 1953.)

«Celui qui n'est pas intérieurement préparé à la violence est toujours plus faible que celui qui l'exerce.» (A. I. Soljenitsyne, *L'Archipel du goulag*, 1973.)

Le régime totalitaire vise «la domination totale» (H. Arendt), c'est-à-dire s'imisce dans la totalité des sphères sociales, privées et intimes, jusqu'au psychisme des individus. Pour y voir clair, il me semble impératif là encore de convoquer la psychopathologie. Un individu, ou un groupe d'individus, peut représenter et cristalliser l'expression de la paranoïa collective, dont l'essence est contagieuse, comme dans les sectes(1). L'instrument clé de la mise en place du pouvoir totalitaire est d'abord le harcèlement des esprits qui doivent devenir perméables à l'idéologie. Il faut que la propagande médiatique obtienne la division du collectif, des clans traditionnels (familles, classes

sociales, clans politiques) selon le clivage paranoïaque entre les «bons» et les «méchants»; la ligne de désignation peut évoluer selon l'idéologie caméléon. Intervient rapidement la terreur, par la désignation de l'ennemi (ici, au départ, l'ennemi est un virus affreux qui entend décimer l'espèce humaine, et contre lequel «nous sommes en guerre», puis les ennemis deviennent les désobéissants qui ne veulent pas respecter les mesures dites sanitaires imposées par le champ politique). La propagande, souvent masquée derrière de subtiles manipulations («c'est pour votre bien»), jubile à créer des chocs traumatiques collectifs (par exemple, la comptabilité mortifère répétée quotidiennement), qui lui permettront ensuite d'étendre tout son contrôle sur la population sidérée et terrorisée, laquelle, sous l'effet des injonctions paradoxales et de l'usure, appellera le pouvoir tortionnaire en sauveur, ignorant, pour son plus grand malheur, que ce prétendu sauveur est dans le même temps le



persécuteur. La propagande se fera le reflet de l'ambition de «l'homme nouveau», niant le passé, les origines, les anciens repères, et toute forme d'altérité, par d'innombrables mensonges, paradoxes, incohérences et absurdités. L'idéologie, origine et principe de l'action totalitaire, doit annihiler l'existence du réel et les retours d'expérience. Hannah Arendt note que, dans le régime stalinien, «tous les faits qui ne concordaient pas ou qui étaient susceptibles de ne pas concorder, avec la fiction officielle – données sur les révoltes, la criminalité, les véritables incidences des activités “contre-révolutionnaires” par opposition aux ultérieures conspirations fictives – étaient traités comme irréels» (p. 18). C'est exactement ce qui se passe aujourd'hui, et je renvoie aux travaux de Vincent Pavan(2), ou encore aux alertes régulières de Jean-Dominique Michel, pour mesurer le grand écart entre la réalité

de l'expérience et de l'analyse, et le narratif officiel.

LA TERREUR GLISSE RAPIDEMENT SUR LES OPPOSANTS QU'IL S'AGIT DE PERSÉCUTER, À SAVOIR CEUX QUI NE CROIENT PAS À L'IDÉOLOGIE, LA METTENT EN DOUTE, OU ENCORE DÉNONCENT LES MANIPULATIONS DE MASSE. C'EST LA PREMIÈRE PHASE, CELLE DE LA MISE AU PAS PAR L'ÉLIMINATION DES OPPOSANTS.

Mais le déferlement totalitaire se déchaîne bien davantage ensuite: la décompensation paranoïaque devient aveugle, et se cherche des ennemis potentiels (coupables en puissance, et non en acte), puisqu'il n'y a plus d'opposants réels. Pour soumettre les masses, tous les moyens sont permis, en particulier celui de la terreur par l'arbitraire. Tout allait «bien», en effet, lorsque les masses pouvaient se rassurer quant au harcèlement des opposants visibles, finalement, ils l'avaient bien cherché puisqu'ils n'obéissaient pas! Il est indispen-



sable ensuite que les représailles du pouvoir totalitaire tombent au hasard, afin d'assurer le contrôle total. L'arbitraire suscite l'incompréhension et la sidération (paralyse du psychisme et de la pensée). Croyant ainsi se couvrir, beaucoup deviennent délateurs, et sont encouragés à l'être par le délire de persécution paranoïaque: il s'agit de reconnaître l'ennemi, «si bien masqué soit-il»(3).

Le *modus operandi* du totalitarisme est le harcèlement. Il s'agit moins de détruire que de conduire à l'autodestruction(4), jusqu'au suicide, par les traumatismes réitérés sur la durée, engendrés dans la terreur et la violence. Les régimes politiques fonctionnant à l'idéologie utilisent la violence extrême, car il s'agit de transformer l'expérience du réel, de gré ou de force, pour faire régner l'idéologie, quoi qu'il en coûte. Ceux qui diffusent l'idéologie et l'organisent savent-ils que l'idéologie est fausse?

Ce n'est pas sûr, si l'on continue l'analyse sous l'angle de la psychopathologie. Ils peuvent y croire, et sont sans doute d'autant plus dangereux qu'ils y croient, d'une croyance religieuse transformée en fanatisme du dogme. Certains d'entre eux sont sans doute plus cyniques; nous le voyons aujourd'hui avec les scandales d'hommes riches et/ou politiques, qui s'exonèrent des mesures sanitaires qu'ils imposent au peuple. Dans ce cas, l'illusion idéologique, elle est pour les autres, et non pour eux.

D'ailleurs, pour H. Arendt, la force de l'idéologie ne tient pas à son contenu (lutte des classes, lutte des races, vaccinés contre non vaccinés, comploteurs contre «complotistes» etc.) mais à sa forme logique. Pour manipuler au mieux les individus, il faut les isoler. Le pervers ne fait pas autrement, lorsqu'il entend exercer son emprise sur sa proie: il l'isole. N'est-ce pas de ce tour de passe-passe

qu'il s'agit lorsqu'on prône la nécessité des multiples confinements, dont le grand expert mondial en épidémiologie, John Ioannidis, récuse les bienfaits? Le totalitarisme enlève aux individus les rapports sociaux, ou plutôt, il ne leur tolérera que certains rapports sociaux, ceux qui seront politisés par l'idéologie (par exemple, s'entasser dans le métro pour aller travailler, ne pouvoir voyager que pour des «motifs impérieux» dont le travail fait partie, mais pas la maladie d'un proche, ni la naissance d'un petit-fils etc.). Les liens familiaux sont attaqués, par la désunion que crée le fanatisme idéologique. ##### Le totalitarisme exige une loyauté «à la vie, à la mort» de l'individu, jusqu'à son sacrifice ultime. Pour cela, il faut capturer l'individu par une série de gestes obsessionnels aliénant le psychisme, comme dans les clans mafieux ou encore les sociétés secrètes: quiconque n'est pas inclus, est exclu.

Le pouvoir totalitaire convoque l'utilisation de rituels, l'absence de factions, la suppression des opinions dissidentes, la centralisation absolue du commandement, l'exigence d'une loyauté totale, la promesse d'une protection et de davantage de quelque chose (bonheur, pouvoir, argent, liberté de mouvement, loisirs...) qui ferait de l'initié un privilégié. N'est-ce pas exactement ce dont il s'agit à propos du passeport sanitaire, qui est en tout point similaire au passeport aryen de 1933 quant aux prérogatives conférées (musées, théâtres etc.): une communauté de privilégiés? L'écri-

vain hongrois, déporté à Auschwitz à l'âge de 15 ans, Imre Kertész, dans son livre *L'Holocauste comme culture* indique que le totalitarisme ne peut exister sans la stigmatisation de certaines populations qu'il se donne pour mission idéologique de persécuter:

«Au procès de Jérusalem, Eichmann affirmait n'avoir jamais été antisémite et, bien que la salle ait alors éclaté de rire, je ne trouve pas impossible qu'il ait dit vrai. [...] Nous devons nous dire clairement qu'aucun totalitarisme de parti ou d'État n'est possible sans discrimination, or la forme totalitaire de la discrimination est nécessairement le massacre, la tuerie de masse.»

AJOUTONS QUE LA LOGIQUE

CONCENTRATIONNAIRE EST INDISSOCIABLE DU TOTALITARISME, CAR ELLE EST INSÉPARABLE DE L'ENFERMEMENT PSYCHIQUE DE LA PARANOÏA.

Depuis quelques mois, j'entends des murmures sur la création ou l'existence des camps de mise en quarantaine, dans différents pays(5). Si l'idéologie n'est pas stoppée net (et elle ne le sera pas), par une incrédulité de masse, la logique concentrationnaire se déploiera, car elle est l'aboutissement du projet totalitaire: dans le camp, la liberté n'est qu'un lointain souvenir, la liberté de se mouvoir, d'entreprendre, et la Loi comme protection de l'individu n'est plus opérante. Il faut nous souvenir que, pour le paranoïaque, la Loi c'est lui, selon son bon vouloir; elle n'est plus l'expression de ce qui fait tiers entre les individus, pour protéger leur intégrité, mais devient un instrument

de persécution des opposants et des plus vulnérables. Dans le camp, l'on perd son nom, son identité (l'on devient au mieux un numéro), ses racines, ses liens, voire toute forme de socialisation; l'on perd toute représentation du temps; c'est la négation de l'humain, le corps est soumis aux agressions, à la faim, au froid, aux maladies, aux maltraitements sexuelles, à la déshumanisation (par exemple, les femmes sont tondues, les hommes rasés, on récupère des bouts de corps...). L'objectif totalitaire de la domination totale est atteint par les camps de concentration. Dans la psychose paranoïaque, le sujet est psychologiquement enfermé, et s'enferme sans cesse toujours davantage; il existe une fuite en avant pour toujours davantage de contrôle, avant d'aboutir à l'extermination. Pour Hannah Arendt, «le prisonnier d'un camp n'a pas de prix puisqu'on peut le remplacer»(6). La logique concentrationnaire du totalitarisme en ce sens est pire que l'esclavage, parce que l'esclave possède une valeur marchande: il peut être vendu au marché aux esclaves. La valeur marchande sur le corps humain relève de la perversion: instrumentaliser à outrance ce qui ne saurait l'être. Rappelons-nous que la perversion est l'instrument du déploiement du totalitarisme, mais elle n'en est pas le but: le but n'est plus l'aliénation (soumission) mais l'annihilation (la réduction au rien) du sujet humain, c'est un cap supplémentaire qui est franchi. La valeur marchande sur le corps humain peut encore conférer un statut de personnalité

juridique mineure, bien sûr sous un mode pervers. Mais dans l'apogée du totalitarisme les corps sont remplaçables, interchangeables, n'ont plus aucune valeur sacrée, et plus aucune valeur, tout court, même matérielle ou marchande. La personne morale est détruite. Hannah Arendt appelle cela «l'assassinat de l'individualité». Elle ajoute(7): «Le dessein des idéologies totalitaires n'est donc pas de transformer le monde extérieur, ni d'opérer une transmutation révolutionnaire de la société, mais de transformer la nature humaine elle-même». Mais encore, «Les États totalitaires s'efforcent sans cesse de démontrer que l'homme est superflu». Le totalitarisme est quant à lui et par essence génocidaire: il n'a plus besoin de l'humain, ou plutôt, il prétend le créer de nouveau, à partir de zéro. C'est le projet de «l'homme nouveau»; il faut à la fois supprimer la liberté humaine, et l'humain dans toutes ses aspérités, pour faire régner la notion de pureté. N'est-ce pas là le projet en cours du Grand Reset, et du transhumanisme qui l'accompagne? Les privilégiés auront une «valeur marchande» et pourront continuer de vivre dans le monde marchand (voyager, consommer etc.). Quant aux autres? La paranoïa fonctionne sur un mode binaire: les purs et les impurs, les forts et les faibles, les utiles et les inutiles, les essentiels et les non-essentiels... Et c'est cette notion de pureté qui la fait parquer dans des camps les éléments jugés indésirables car ces dits impurs ne sauraient venir souiller «l'espace vital». La pureté est déjà présente

dans l'idéologie sanitaire, où l'on fumige à tout va, y compris au Leclerc d'Ajaccio(8), comme si nous étions des cafards. Les populations nomades, apatrides, marginales et pauvres sont toujours visées, car elles ne se laissent pas assujettir au contrôle. Il est fort à parier que c'est ce qui guette une partie de la population; attendons de voir qui sera l'ennemi désigné: pour l'instant, l'on suppose qu'il s'agira des non-vaccinés, mais cela peut tout aussi bien s'étendre aux «islamo-gauchistes» (néologisme flou), à toute population désignée comme «terroriste» (sur quels critères?), mais aussi, pourquoi pas, aux vaccinés estimés porteurs de variants, car l'ennemi désigné peut mouvoir au gré de l'idéologie caméléon.

CONCLUSION

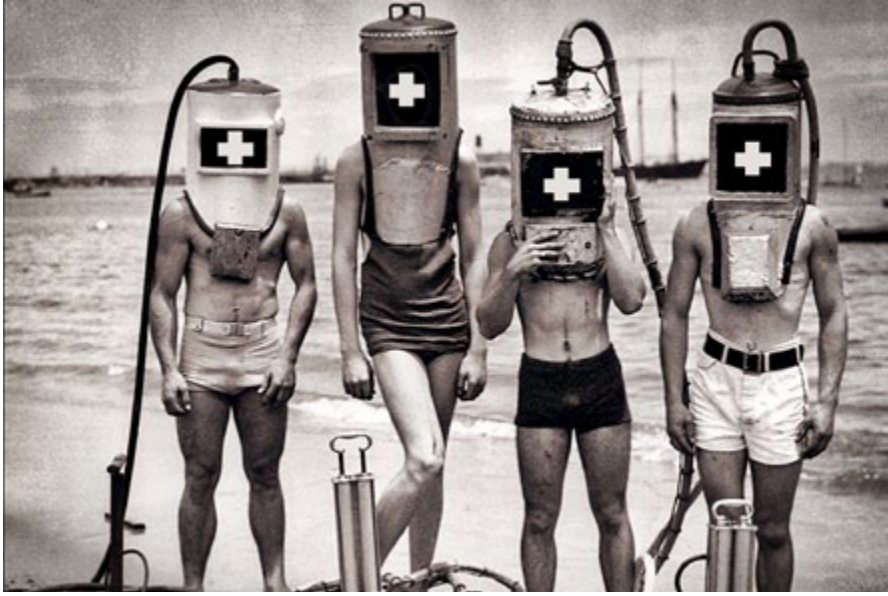
Le totalitarisme est international dans son organisation, universel dans sa visée idéologique et planétaire dans ses aspirations politiques. Il poursuit «l'expérience de domination totale.»(9) **Le but est la disparition totale de toute spontanéité.** Pour y parvenir, il faut à la fois l'endoctrinement idéologique (nous y sommes déjà), la terreur arbitraire et l'ambition concentrationnaire (c'est en route) pour briser ce que hait la paranoïa: toute forme de spontanéité. Les camps sont le lieu d'achèvement du processus de déshumanisation et de spoliation de la personne, par la soumission des corps incarnés, après la brisure des esprits. Hannah Arendt parle de **désolation** pour nommer cette épreuve d'une perte

radicale des moyens de faire l'expérience du monde. Le mal est radical: à la racine. Dans un prochain et dernier épisode, j'analyserai la contagion délirante et les alliances psychiques inconscientes dans le collectif ainsi que les issues envisageables.

- Ariane Bilheran, normalienne (Ulm), est philosophe, psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie, spécialisée dans l'étude de la manipulation, de la paranoïa, de la perversion, du harcèlement et du totalitarisme. Son site: <https://www.arianebilheran.com>
- *Photo: «vaccination-évacuation», vaccinodrome d'Annecy et quais de Paris.

NOTES

1. Bilheran, A. 2019. «Contagion délirante et mélancolie dans la paranoïa», in *Santé Mentale*.
2. <https://sand-avocats.com/wp-content/uploads/2021/03/La-cecite-du-gouvernement-portee-devant-le-Conseil-dEtat.pdf>
3. Discours de Staline, 29 juillet 1936.
4. Bilheran A. 2012. «Harcèlement et suicide au travail: quel rapport?».
5. Sources: reuters.com, ctvnews.ca. Pour l'instant, ces camps sont présentés comme des «centres de vacances» en France.
6. Ibid., p. 181.
7. Arendt, H., *Le système totalitaire*.
8. Sous le curieux nom de «tunnel de désinfection».
9. Arendt, H., *Les origines du totalitarisme*, p. 723.



LA POIRE D'ANGOISSE par Jean-Christophe de Mestral

Loi CO₂ en Suisse: et si l'on s'arrêtait de respirer?

LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN, DISAIT-ON JADIS EN SUISSE. COMME LE BIEN NE SUFFIT PAS, L'ADMINISTRATION ALLIÉE À L'AILE ÉCOLO-DIRIGISTE PROPOSE DE RÉDUIRE FÉROCEMENT LES ÉMISSIONS DE CO₂ DANS LE PAYS. MAIS PERSONNE NE SONGE À S'INTERROGER SUR L'IMPACT CONCRET DE CET EFFORT DE TAXATION ET DE RÉGLEMENTATION.

Comme la Suisse ne vit pas isolée du reste de l'atmosphère terrestre, il est instructif de mettre en perspective cette initiative idéaliste en regard de l'environnement global.

SOLUTION N° 1: INTERDIRE À L'HUMANITÉ DE RESPIRER(1)

Un être humain produit en moyenne, par sa seule respiration, environ 1 kg de CO₂ par jour.

Rapporté à la population mondiale, cela représente 7.9 milliards de kg par jour, ou 2.88 milliards de tonnes de CO₂ par année.

La croissance de la population

mondiale est de 1.1% par an, soit, par la seule respiration de ses habitants, une *augmentation de 31.7 millions de tonnes de CO₂ chaque année.*

La Suisse produit environ 40 millions de tonnes de CO₂ par année, dues à la consommation d'énergies fossiles, tous secteurs confondus (transport, chauffage, industrie,...)

Si la Suisse applique une politique «carbone neutre» en votant la loi CO₂, ce sont donc 40 millions de tonnes de CO₂ par année qu'il faudrait faire disparaître.

Ces 40 millions de tonnes seront compensés en moins de 16 mois par

la seule augmentation de la population humaine, agissant comme source de CO₂ simplement en respirant...

Alors que les conséquences de ce «virtue signalling» sur la population suisse déploieront leurs effets pendant des décennies...

SOLUTION N° 2: ARRÊTER TOTALEMENT L'ÉCONOMIE GLOBALE

L'activité humaine produit globalement 36.44 milliards de tonnes de CO₂ annuellement (2019).

Entre 2000 et 2019, la croissance de CO₂ a été de 1.97 % par an.

En supposant une croissance de CO₂ *réduite à 1.3% par an* (efforts faits globalement), la quantité de CO₂ supplémentaire produite serait donc de 36.44 mia x 1.3% = 473 millions de tonnes de CO₂ tous les 12 mois.

La Suisse produit environ 40 millions de tonnes de CO₂ par année (0.11 % du CO₂ mondial), dues à la consommation d'énergies fossiles, tous secteurs confondus (transport, chauffage, industrie,...)

Si la Suisse applique une politique «carbone neutre» en votant la loi CO₂, ce sont donc 40 millions de tonnes de CO₂ par année qu'il faudrait faire disparaître.

Ces 40 millions de tonnes seront compensés en un mois par la seule augmentation de l'activité économique mondiale...

En d'autres termes, les effets attendus d'un vote positif le 13 juin seraient complètement compensés (annulés) le 13 juillet qui suit!

Alors que les Suisses continueront à en souffrir en 2035, 2050 et au-delà.

CONCLUSION: ET SI L'ON CESSAIT DE DONNER DES LEÇONS AU MONDE?

On le voit par ces calculs simples: cette nouvelle couche de bureaucratie — et de la vie quotidienne — en Suisse n'aurait aucun impact sur l'environnement. A moins de placer le pays sous une cloche de verre, bien entendu. Certes, diront nos idéalistes, mais il faut bien que quelqu'un donne l'exemple. Quelle dose de présomption faut-il avoir pour penser que les économies en développement, la Chine, l'Indonésie ou le Mexique cesseront de respirer pour suivre l'exemple de la vieille Suisse, prêchant du haut de son niveau de vie inégalable?

Une réaction d'incrédulité, ou de rire, est beaucoup plus probable.

- Jean-Christophe de Mestral est physicien, financier, entrepreneur, municipal, proche du terrain, conférencier — notamment dans le domaine de l'énergie — et passionné de physique du climat.

NOTE

1. Ces chiffres, soulignons-le, sont des *mises en perspective*, et ne correspondent pas forcément à une réalité physique! On nous rétorquera qu'un être humain est du point de vue du carbone un «système fermé» puisqu'il ingère le CO₂ capturé par sa nourriture avant de le ré-émettre par sa respiration... Mais la terre est aussi un système fermé à ce point de vue, et l'atmosphère un système quasi-fermé (le taux de CO₂ fluctue tout de même).

LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

«L'obsolescence de l'homme» de Günther Anders

L'OUVRAGE-PHARE DE GÜNTHÉR ANDERS EST UN AVERTISSEMENT PRÉCOCE ET PROPHÉTIQUE SUR LES DÉRIVES DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE. PATRICK GILLIÉRON LOPRENO RÉSUME L'ESSENTIEL DE SON MESSAGE ET NOUS LIVRE LES RÉFLEXIONS QU'IL LUI INSPIRE.

Philosophe indépendant et «sans attaches», membre de l'École de Francfort et élève de Husserl et Heidegger, Günther Anders décrit, avec lucidité et cohérence, notre assujettissement mortel à la technologie. Il ne se fait aucune illusion sur le potentiel émancipateur de la technologie moderne dans les mains d'une classe qui n'aspire qu'à plus de productivité et de rendement. L'atome, avec son potentiel destructeur, et la menace d'une guerre nucléaire lui inspirent une pensée radicale.

«LA HONTE PROMÉTHÉENNE»

Notre époque postmoderne prolonge et améliore technologiquement les manques et les déficiences de l'homme au profit de la machine. Cet artifice amélioré et cette réification provoquent chez l'individu, réel et incarné, ce que Günther Anders nomme «la honte prométhéenne».

Annihilant la raison et la conscience humaine, la machine domine les champs des possibles et du décisionnel pour la plus grande souffrance de l'humanité. A chaque innovation, elle devient plus perfectible et concurrence directement la notion même de progrès, qui, au lieu de servir à améliorer le bien-être général comme cela devrait être le cas, s'est alignée sur le diapason mondialiste et productiviste au service d'une élite, dans le but de créer un nouvel instrument de domination économique et sociale.

Face à notre angoisse, à notre peur de la mort et à notre incapacité d'être «réparés» pour vivre sans fin, l'*human engineering*, cette déshumanisation au profit des robots, avec



ses calculs de rentabilité et de productivité, a permis l'émergence de la société de masse et technologique. Ce nouveau totalitarisme, qui englobe autant la gauche que la droite, supprime toute morale (qui elle-même a été décimée par le relativisme du *par-delà le bien et le mal*) et le juste ou l'injuste. Désormais, la reproductibilité à l'infini des choses et des machines élargit le spectre du contrôle social et de la conquête commerciale des êtres et des produits. La technique a permis aux machines de *devenir comme des Dieux*, aux dépens des humains.

Parallèlement, le XXe siècle et, avec lui, la deuxième révolution industrielle a vu l'avènement de l'*iconomanie*; c'est-à-dire du désir de se voir et de se fixer à jamais en image grâce à la photographie, au cinéma et à la télévision, afin de se sentir non remplaçable et de ressentir un semblant d'immortalité. La biotechnologie, à l'aide de la science et de l'industrie, arrive à reproduire et à fabriquer la nature, l'enfantement et la Création. A ce stade, nous nous apercevons que le chaos

est proche et que l'autodestruction de l'humanité est du domaine du réalisable.

On a tué l'homme réel et avec lui le concept de beauté, d'immanence et de transcendance et repoussé, encore plus loin, la limite entre le vivant et le fabriquant.

LE MONDE COMME FANTÔME: LA RADIO ET LA TÉLÉVISION

Simultanément à la déshumanisation de l'homme par la machine, la radio et la télévision créent une production et une consommation de masse. Cette marchandisation médiatique est livrée à domicile, dans chaque foyer, et consommée unilatéralement, seul ou en famille. La vie familiale en est atomisée et chacun s'enferme dans un mutisme existentiel, qui a pour effet d'effacer et d'abaisser encore davantage les relations humaines.

Le monde se lit et apparaît à travers un écran et cette évasion est de l'ordre de la fiction, alors qu'elle est perçue comme l'imédiateté du présent et de la réalité. La frontière entre l'être et l'apparence n'est plus si marquée et, selon Anders, l'image agit sur nous comme un fantôme. Cet état de conscience est fidèlement reproduit dans le film d'Ingmar Bergman *Persona*. L'image télévisuelle essaye de reconstruire un monde globalisé, le Tout, qui n'est qu'un leurre.

Le langage des médias demeure profondément infantilisant et notre relation à eux est comparable à celle du serf à son maître. Cette notion d'être partout à tout moment, sans limite géographique, qu'imposent la radio et la télévision participe à rendre l'homme divisible. L'auteur parle non plus d'individu, dans ce cas, mais de *dividu*. Pour combler ce vide et cette perpétuelle fuite hors de lui, du temps et de l'espace, il entre dans un véritable processus d'aliénation avec son propre être et le monde.

Le Un des Éléates (penseurs présocratiques) a sombré, à notre époque contemporaine, dans une métaphysique de la multiplicité et de la dispersion de soi, qui annonce

l'abolition de l'homme et le règne de la société (bio)technologique et technocratique.

LA BOMBE ET L'APOCALYPSE

Esclave des machines, l'homme moderne, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, est projeté dans la civilisation du progrès, mais aussi, pour la première fois dans l'histoire humaine, dans une possible destruction complète de soi. Avec la bombe atomique, désormais, nous possédons la puissance «prométhéenne» qui nous permet, à tout instant, de nous autodétruire. Au nom du Progrès, nous nous sommes débarrassés des Dieux, mais les forces titanesques de la Science et de la Technique leur ont succédé. Il existe un réel décalage entre l'inconscience de nos vies vécues au quotidien et notre aveuglement à ne pas imaginer et admettre l'Apocalypse future. Cette remise à zéro, ce *reset*, héritée de la Révolution française et de l'idée de progrès infini nous empêche d'intégrer, dans notre esprit et notre chair, notre disparition. En permanence, l'être est en sursis et notre existence s'accorde avec une schizophrénie ou asynchronicité, qui nous renvoie à ce que Günther Anders nomme, dans le chapitre précédent, *l'homme divisible*.

Pour la première fois, dans l'époque contemporaine, des non-chrétiens auront adopté un discours eschatologique sur la finitude des temps.

Que ce soit par création artificielle de nouvelles vies ou la destruction totale de l'humanité par la bombe atomique, nous sommes entrés dans l'ère de l'abolition et de la disparition de l'homme en tant que personne dotée d'une conscience et de croyances, unique et non interchangeable. Des décennies avant notre époque, Günther Anders prophétise cet effondrement mais son cri d'alarme tombe dans le silence et le néant. L'heure est venue de le lire attentivement!

* Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (1956), Éditions Ivrea, Paris, 2002.

TURBULENCES

TRIBUNE · La quinine, Céline et le professeur Raoult

«Rien peut-être ne retarde autant les progrès de l'art de guérir que la floraison incessante de drogues nouvelles, qui prétendent à faire oublier les remèdes d'autrefois. À peine soupçonne-t-on les bienfaits qu'on peut en retirer, que la publicité impose ses nouveautés aux praticiens.»

Voilà ce qu'en 1925 le Docteur Destouches écrivait dans son traité médical intitulé *La quinine en thérapeutique*. Il n'était pas encore devenu l'écrivain Louis-Ferdinand Céline. *Voyage au bout de la nuit* ne devait paraître qu'en 1932.

Destouches-Céline était alors à Genève, détaché par la Fondation Rockefeller au Bureau d'hygiène de l'Organisation mondiale de la Santé. Son ouvrage traitait de façon complète d'une substance alcaloïde connue depuis le XVIIe siècle, la quinine, contenue dans l'écorce d'un arbuste d'Amérique du Sud, le quinquina, et importée par les Jésuites en Europe au XVIIe siècle. La poudre de quinquina, puis les sels de la quinine, devinrent rapidement le remède privilégié contre le paludisme et toutes sortes de fièvres.

Louis XIV s'engagea personnellement contre les médecins conservateurs de l'époque pour favoriser l'usage de la poudre de quinquina. Même La Fontaine s'en mêla, qui écrivit son fameux «Poème du quinquina», où il disait entre autres:

La fièvre exerce en vain ses fureurs
impuissantes, D'autres temps sont
venus... Le Quina règne aujourd'hui, nos
habiles s'en servent.

La quinine d'origine naturelle continua son parcours triomphal jusqu'à la deuxième guerre mondiale, quand il fallut la remplacer, à la suite du bombardement

par les Allemands de son principal centre mondial de production à Amsterdam, par un substitut de synthèse, la *chloroquine*. Celle-ci fut suivie, sous une forme légèrement modifiée, par l'*hydrochloroquine*, dont des milliards de doses furent vendues dans le monde, avant d'être concurrencée par de nouveaux produits, comme les médicaments ACT que recommande actuellement l'OMS.

Personne ne s'attendait au retour fracassant de l'hydrochloroquine dans l'actualité, lorsque en 2020 le professeur Raoult de Marseille déclara l'utiliser pour traiter les malades de la Covid et qu'il entra ainsi en conflit avec les autorités sanitaires françaises, qui s'empressèrent d'interdire l'usage de cet ancien médicament.

Et donnèrent une fois de plus raison à Céline.

✧ Claude Haenggli

MARQUE-PAGES · La semaine du 23 au 29 mai 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Happé en plein vol. Voici l'Occident encore une fois pris à son propre jeu. La Biélorussie a fait atterrir sur son sol un vol Ryanair Athènes-Vilnius sous prétexte d'une alerte à la bombe. A son bord se trouvait Roman Protasevitch, fondateur du canal Telegram NEXTA et comploteur notoire contre le pouvoir de Loukachenko. Emmené en lieu sûr, Protasevitch risque «une lourde peine pour coopération avec les services secrets polonais, appel au meurtre de membres des services de sécurité biélorusses, appel aux émeutes de masse, au renversement du gouvernement actuel, etc.» Ce détournement a été furieusement condamné par les pays de l'OTAN, qui ont oublié que ce sont les

Etats-Unis qui ont inauguré cette pratique dès 2013 en forçant l'avion du président bolivien Morales à se poser en Autriche pour le fouiller de fond en comble malgré son immunité diplomatique, espérant y trouver le fugitif Edward Snowden caché dans les bagages du président bolivien. Et faut-il remonter au détournement de l'avion de Ben Bella par les Français en 1956? Faites comme je dis...

Ni pour l'homme, ni pour la bête. C'est une bombe que les «débunkeurs» s'efforcent d'étouffer en s'asseyant dessus – mais ils risqueraient bientôt d'avoir très mal aux fesses! Où l'on découvre que l'un des composants du vaccin Moderna, le SM-102, un lipide aminé ionisable, est un produit chimique dangereux, comme indiqué sur la fiche du produit: «AVERTISSEMENT: Ce produit n'est pas destiné à un usage humain ou vétérinaire». A qui ou à quoi peut-on bien destiner un vaccin contenant un produit qui n'est destiné ni à l'homme ni aux animaux?

Sainte colère. «Les assassins, ce sont eux!» s'écrie le journaliste Richard Boutry dans l'émission de Cyril Hanouna face à deux éminents représentants de la covidéologie officielle, Martin Blachier et le Dr Laurent Alexandre. Ce dernier, le méprisant transhumaniste et grand mage de la peur sanitaire, se fait traiter au passage de «crétin» et d'«âne». Le temps serait-il venu d'appeler les choses par leur nom?

Pieds nickelés. Quoi de plus strictement secret que l'arsenal nucléaire? Eh bien, c'est fini! Nous apprenons que des soldats américains stationnés sur des bases européennes abritant des armes nucléaires ont révélé une multitude de détails de sécurité sensibles - y compris les lieux de stockage des armes et des codes secrets - en utilisant des applications d'apprentissage de *flashcards* qui apparaissent publiquement dans les recherches en ligne. La quantité d'informations sur le dispositif et le personnel

de la dissuasion stratégique US accessible par simple recherche Google est sidérante.

Démasquons-les, vite! Vibrant appel de la psychothérapeute Marie-Estelle Dupont à l'abolition des masques sur le visage des enfants, causes de ravages psychiques dont personne ne veut tenir compte.

«Masquer les enfants pour une maladie qui ne les concerne pas signifie notre défaite de la pensée et notre perte de dignité. Masqués, et pour cause, nous avons donc perdu la face dans cette histoire. On a renoncé à la liberté, à l'égalité et à la fraternité, notamment en masquant les enfants. Or on ne réussit que sur ses valeurs. Pas en imitant d'autres pays où tout est différent uniquement quand cela nous évite de nous remettre en question.»

Où l'on se pique en rond. La sinistre menace de la «vaccination en anneau», une invention complotiste? Peut-être, en attendant il existe un très officiel «Conseil d'orientation de la stratégie vaccinale» du 7 mai 2021 qui la décrit et la justifie dans le détail. A lire avec attention et effarement.

«La vaccination en anneau est une "stratégie de vaccination utilisée en situation épidémique pour éviter la diffusion de l'agent infectieux à partir d'un foyer de transmission. Cette stratégie consiste à vacciner tous les individus ayant été en contact avec un sujet présentant une infection confirmée, ainsi que toutes les personnes en contact avec ce premier cercle de sujets contacts"».

Invisible enceinte. Saviez-vous que l'île de Manhattan était encerclée d'un fil suspendu, transparent, de 25 kilomètres de long, dont l'entretien coûte 100'000 dollars par an? Sa raison d'être vous surprendra. Cet article passionnant d'Isaiah McCall donne la clef du mystère (en anglais, hélas).

Leçon de lecture. Parution aux éditions Culture & Racines du Magicien de Davos

de Modeste Schwartz dont nous vous avons proposé un aperçu. «Vu de Davos, tout ressemble à Davos»: l'indigence à la fois inquiétante et hilarante du projet davosien démontrée dans ce livre montre que personne, avant Schwarz, n'avait sérieusement lu les élucubrations du docteur Frankenschwab. Mais peut-être n'est-il plus requis de savoir lire pour faire partie de l'élite médiatique et financière?

Gleichschaltung. Ainsi donc, Facebook s'apprête à supprimer les comptes des internautes qui propagent trop de «fake news», enfin de nouvelles qualifiées comme telles par ses «médias indépendants» (indépendants de vous et moi, mais non de leurs mécènes). Au même moment, le réseau se ravise sur sa censure de la thèse de l'origine humaine du virus. Bref, votre survie sur Facebook dépendra de la météo du jour et de l'âge du capitaine.

«Facebook a également annoncé qu'il commencerait à dissuader ses utilisateurs d'aimer les pages qui sont signalées par ses vérificateurs de faits par le biais d'une fenêtre contextuelle qui oblige les utilisateurs à effectuer une étape supplémentaire avant de pouvoir aimer la page. Lorsque les utilisateurs tentent d'aimer des pages signalées, cette fenêtre pop-up apparaît, leur indique que la page a "partagé de fausses informations à plusieurs reprises" et leur demande de choisir entre "Revenir en arrière" ou "Suivre la page quand même".»

En attendant, l'équipe de *Project Veritas* a publié les témoignages (masqués) des lanceurs d'alerte internes à la compagnie sur le projet de censure totale des informations critiques sur les campagnes de vaccination. La liberté d'expression façon Silicon Valley ressemble de plus en plus à la version Corée du Nord...

Pain de méninges

LES VILAINES ÂMES

Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre; curieuses et avides du dernier dix; uniquement occupées de leurs débiteurs; toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes: ils ont de l'argent.

— La Bruyère, *Les Caractères*

TRAIN DE VIE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

